

Tristan Garcia sort protégé

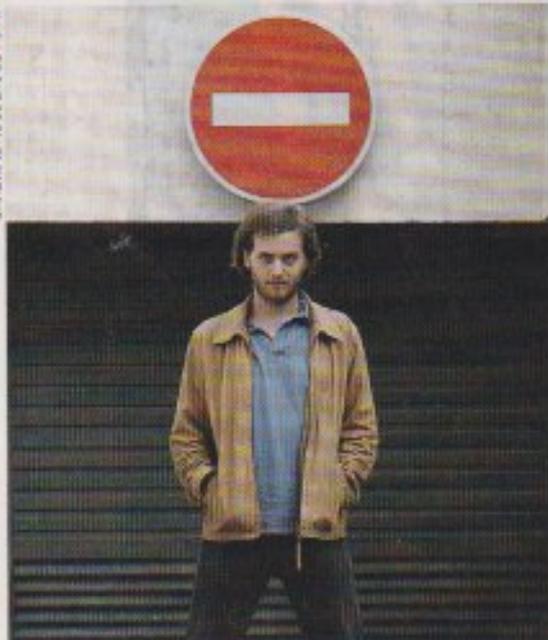
Les années sida et la galaxie rose dézinguées par un auteur de 27 ans. Culotté.

Qu'a voulu dire Tristan Garcia dans ce premier roman où se croisent, s'alimentent puis se déchirent des silhouettes emblématiques de l'après-68, pour qui la cause gay servit parfois de substitut hédoniste à la lutte prolétarienne ? Mystère.

La figure centrale du livre, l'ex-marginal Willie, s'est fait une place dans la galaxie rose en devenant l'amant de Dominique Rossi, puis comme autofictionneur trash, enfin comme défenseur des pratiques sexuelles non protégées, dix ans après l'émergence du sida – la prévention étant assimilée à une intolérable répression : où l'on reconnaît, génétiquement modifié, le parcours désolant de Guillaume Dustan, écrivain égolâtre et agent recruteur d'une mort qui ne tarda pas à l'emporter, comme on retrouve dans Dominique des éléments de tel ou tel fondateur de *Gai pied* et d'Act-up. L'histoire est écrite par Ellsabeth, l'inlassable consolatrice de Willie, qui l'a pourtant insultée dans un de ses livres, mais dont l'infinie compassion tranche avec la dureté décapante du roman, dont les dialogues décérébrés ne sont pas sans rappeler ceux de Will Self.

Mais le romancier anglais des « Grands singes » est un satirique et un pervers et l'auteur est ici un moraliste. C'est avec une rage froide qu'il fait le bilan des divers cancers idéologiques qui auront miné ses personnages : un Bossuet prononce l'anti-éloge funèbre d'une génération qui aura tout politisé – de l'origine sociale et ethnique à la sexualité – et qui, même après avoir viré à droite ou changé sa paletinomanie pour un sionisme inquiet, aura continué d'anathémiser ses opposants sous un flot d'accusations interchangeables. Mais Garcia tonne au nom de quelle Eglise ?

SARAHINE INGUENSALE POINT



« La meilleure part des hommes », de Tristan Garcia (Gallimard, 306 pages, 18,50 €).